

VII

“ Elle est beaucoup mieux, monsieur de la Ronchère : aujourd’hui, je puis vous répondre de sa vie. ”

Ces paroles qui me semblaient sortir d’un rêve, étaient prononcées par notre vieux docteur, quinze jours après celui où je m’étais évanouie ; et mon père qui les écoutait avec anxiété, avait tellement blanchi en ces quinze jours que mes yeux affaiblis eurent peine à le reconnaître quand je les fixai sur lui pour la première fois, depuis ma terrible maladie. C’était une méningite qui m’avait foudroyée. Mon père me releva de l’escalier pour me porter dans mon lit que je ne quittai plus, tandis que ma belle-mère, vaincue par l’émotion, s’évanouissait dans le sien, à côté de l’enfant que la garde venait de lui rendre.

Pendant ces quinze jours, mon père était resté debout, allant d’un lit à l’autre, mais à quel prix ! Ses tempes blanchies témoignaient des angoisses qu’il avait éprouvées, et j’étais la cause volontaire de tous ces malheurs, car tous étaient nés de mon horrible jalousie. Allait-elle enfin céder ? Le jour de ma conversion luisait-il sur mon lit de convalescente ? Hélas ! non : il fallait un coup plus fort. O mon Dieu, que j’ai abusé des délais de votre patience, et comment avez-vous pu vaincre un cœur tellement endurci ?

Mon premier mouvement, en ouvrant les yeux, fut de chercher ma belle-mère à mon chevet ; car elle ne le quittait jamais pendant mes indispositions. Aujourd’hui, elle ne s’y trouvait pas. Ignorant absolument le temps qui lui était nécessaire pour se remettre de la naissance de son fils, je conclus de son absence qu’elle n’avait plus pour moi aucune tendresse et que cet enfant l’absorbait tout entière. Mon premier sentiment, en renaissant à la vie, fut donc de renaître à la jalousie. Le charme de la convalescence, temps si doux quand on le passe en famille, entourée de tendresse, comblée de soins et de gâteries, ce charme en fut assombri et même entièrement détruit pour moi.

Les quatre années que je vais résumer en quelques paroles sont les plus douloureuses de ma vie, grâce à l’horrible sentiment qui me dominait alors. Ce n’était plus, en effet, la jalousie ignorante et sauvage de mon enfance, jalousie presque inconsciente dont je ne souffrais qu’au moment même où elle m’étreignait. J’allais avoir treize ans ; ma conscience avait été formée par l’éducation religieuse, mon esprit par l’instruction ; mon cœur, par l’affection et l’exemple de ma belle-mère. Je ne me croyais plus seulement malheureuse, je me sentais coupable et mon malheur en redoublait. Dans l’intervalle des accès (car cette triste passion peut-être comparée bien justement à une maladie), je ne retrouvais pas le calme, le bien-être de la santé : le remords suivait la faute et me torturait à son tour. J’adorais mon père et ma belle-mère, et je les attristais continuellement, moi qui aurais tant aimé à les rendre heureux ! Ce qu’ils avaient de patience est incalculable. Après la dangereuse maladie à laquelle je venais d’échapper, ils n’eurent pas un instant l’idée de m’éloigner d’eux, ce qui eût été, pourtant, la seule manière de retrouver une vie calme. Ils se résignèrent donc à des scènes perpétuelles, souvent affreuses, que mon père n’essayait plus de réprimer par la sévérité, le docteur lui ayant dit que la moindre émotion devrait m’être funeste et qu’il ne fallait pas espérer pou-